

Niveau : 1 ère Année

Semestre II

Module : Sciences humaines et sociales

Section B :(1+2+3+4+5+6+7)

II. Classification des sciences :

D'après Guy Lazorthes dans son *Sciences humaines et sociales: l'homme, la société et la médecine*¹, on distingue généralement deux groupes de sciences :

A. Les sciences de la nature

Ce sont les sciences orientées vers l'étude de la nature, au sens large. Ce terme recouvre l'univers physique et celui du vivant. En d'autres mots, tout ce qui existe ou se produit sans l'intervention humaine constitue ce qu'on appelle **la nature**.² Appelées tantôt **sciences de la nature, exactes, pures** ou sciences tout court, elles sont aujourd'hui nommées **sciences de la nature**. Mais au sein même de ce groupe, on peut distinguer deux autres sous-groupes :

1. Les sciences de la matière inerte ou minérale

Elles sont appelées aussi sciences exactes parce qu'elles sont peu soumises à variations et sont dominées par le quantitatif. Ce sont : Les sciences mathématiques – Les sciences de l'Univers, astronomie, astrophysique – Les sciences de la Terre : géologie, minéralogie, météorologie, physique, chimie – La physique est l'élément fédérateur de toutes ces disciplines.

2. Les sciences de la matière vivante ou organique

Dans ce sous-groupe de sciences, existe aussi des mesures, des constantes, toutefois, elles sont faites de cas particuliers et dominées par le qualitatif. Ce

¹ Guy, Lazorthes, *Sciences humaines et sociales: l'homme, la société et la médecine*, 2000, Elsevier Masson, p. 4.

² Maurice, Angers, p.25

sont la botanique, la zoologie, la paléontologie, et les biologies : végétale, animale, humaine, cellulaire, moléculaire...

B. Les sciences humaines et sociales³

Nommées antérieurement **sciences de l'homme** et présentement **sciences sociales**, en particulier dans le monde anglo-saxon, les sciences humaines englobent plusieurs disciplines qui étudient l'être humain sous divers aspects : par exemple, en psychologie, on se penche plus particulièrement sur les phénomènes psychiques ; en sociologie, on cherche à interpréter les phénomènes sociaux ; en histoire, ce sont les événements passés qui sont étudiés ; les rapports politiques, économiques, administratifs sont traités par les disciplines de la science politique, de la science économique et de l'administration, entre autres.

C. Les modes de fonctionnement des deux groupes de Sc.

Pour bien comprendre le mode de fonctionnement des sciences de la nature, il faut garder à l'esprit qu'elles se penchent sur des objets matériels. Les sciences de la nature tentent de découvrir des relations entre ces phénomènes ou objets matériels. Elles ont mis au point une instrumentation très poussée pour mieux les observer. Certains instruments prolongent ainsi, les sens, tels le microscope, qui permet de voir des objets trop petits pour l'œil nu, ou l'audiomètre, qui mesure des sons inaudibles. Ces instruments particuliers ont permis, en sciences de la nature, le développement de l'expérimentation, c'est-à-dire le recours systématique à l'expérience. Autrement dit, on provoque, généralement en laboratoire, un phénomène dans le but de l'étudier ; on crée des conditions de production de ce phénomène dont on manipule les éléments. Matière, instruments, expérimentation sont les éléments qui alimentent le modèle de recherche en sciences de la nature, lequel offre des conditions idéales

³ Maurice, Angers, p.26

pour la **répétition** des expériences. Ainsi, on peut répéter indéfiniment, si besoin est, les manipulations.

Les sciences humaines ont, elles aussi, leur mode de fonctionnement. Pour le comprendre, il faut garder à l'esprit qu'on étudie des êtres humains. On a donc affaire à un objet qui parle, qui agit, qui interagit avec ses semblables et qui est doué d'une conscience de ce qu'il entreprend. Cet être, en outre, ne peut être manipulé, traité sans ménagement. Ainsi, il faut lui demander sa permission pour l'étudier : il peut s'y opposer ou l'accepter, sans pour autant être d'accord avec ce qu'on dira de lui. L'instrumentation, de même, ne sera souvent utilisable que si les sujets y consentent. Cette instrumentation pourra prendre des formes particulières étant donné la possibilité d'interroger cet objet qu'est l'être humain. Les sciences humaines ne sont donc pas un calque des sciences de la nature, étant donné les caractères de leur objet respectif, et ce même si, dans les deux domaines, l'activité s'inscrit dans un cadre scientifique. Il n'y a pas cependant opposition dans la démarche à suivre, qui se veut scientifique dans les deux cas, mais plutôt des différences inévitables dans le traitement concret, étant donné les particularités de chaque objet.

D. Les caractères distinctifs des deux groupes de Sc.

Maurice Angers, dans *Initiation pratique à la méthodologie des sciences humaines*, explique ces caractères distinctifs : « pour mieux saisir les caractères distinctifs entre les sciences de la nature et les sciences humaines, examinant plus attentivement les propriétés de leur objet respectif. D'abord, l'être humain a *conscience d'exister* alors que cette perception de sa propre existence semble absente chez l'objet matériel. Il s'ensuit que l'être humain n'est pas nécessairement passif devant qui l'étudie, et il modifie ou peut modifier, de lui-même, la situation.

Ensuite, l'être humain *donne un sens* à ce qui l'entour, interprète son existence, en d'autres mots. Or, il ne semble pas concevable qu'il en soit ainsi

dans la nature. Par exemple, une roche ne peut pas contester l'analyse qu'on en fait, mais une personne peut s'opposer à l'interprétation qu'un tiers fait de ses actes.

De plus, *le ou la scientifique est de même nature* que son objet en sciences humaines, contrairement au praticien ou à la praticienne des sciences de la nature. On doit ainsi redoubler de vigilance par rapport à ce qu'on avance, et se rappeler que son expérience personnelle n'est pas nécessairement celle des autres. On évitera ainsi d'attribuer à l'autre ses propres motivations.

Ajoutons que les individus ou les groupes ne sont pas des copies conformes les uns des autres ; chacun est une combinaison originale d'expérience qui le rend unique. Bref, une multitude de facteurs difficile à contrôler peuvent intervenir dans le comportement de chacun, ce qui rend l'observation plus complexe que lorsque des animaux de même race ou deux échantillons d'un même minéral sont étudiés. On peut dans ce dernier cas reproduire l'expérience autant qu'on en a besoin puisque l'objet demeure identique dans sa composition. C'est pourquoi, en sciences humaines, l'expérimentation en laboratoire, par exemple, demeure d'un usage limité. Les situations et les sujets, pour demeurer identiques, demandent toute une série de précautions et de conditions qu'on ne peut toujours maintenir facilement. En plus, on peut vouloir étudier uniquement certains comportements précis et seulement quelques sujets se porteront volontaires. *On ne peut donc pas reproduire à volonté* les situations ainsi qu'on le fait lorsqu'on travaille sur des objets physiques.

En outre, le monde naturel est plus simple que le monde humain. Le monde physique ne se produit pas lui-même ni ne se reproduit. Quant au monde vivant, il peut le faire, mais avec un degré moindre de complexité que l'être humain. L'objet des sciences humaines est donc plus *complexe* que celui des sciences de la nature, même si, de part et d'autre, on est loin d'en avoir épuisé tous les secrets. Le fait que l'être humain donne un sens à ses actes et que chaque

personne soit une entité originale est un autre aspect de cette complexité de l'objet.

De plus, bien que l'être humain puisse se prêter à la mesure, *il n'est pas aussi facilement mesurable* que l'objet des sciences de la nature. Dans ce dernier cas, il est possible d'utiliser toute une panoplie d'instruments qui non seulement prolongent les sens, mais fournissent des mesures exactes des principaux phénomènes à l'étude. En sciences humaines, si certains phénomènes sont mesurables, comme les calculs du coût de la vie ou les réponses à un sondage, plusieurs autres, comme l'identité nationale ou les complexes, ne s'appréhendent pas nécessairement par des mesures quantitatives.

Aussi, les sciences humaines, tout *en se prêtant aux explications*, ne permettent pas souvent des études strictes de causalité. Alors qu'en sciences de la nature, grâce à l'expérimentation, largement répondue, on peut provoquer et contrôler des situations permettant d'étudier l'effet de tel phénomène sur tel autre, en sciences humaines plusieurs phénomènes peuvent interférer et rendre très difficile, voire impossible, un contrôle des phénomènes permettant d'isoler un ou des causes. On peut dégager des facteurs explicatifs d'un phénomène mais rarement une relation de cause à effet. Les sciences humaines, enfin, ont élaborer un modèle *d'analyse compréhensive* des phénomènes dans lequel le sens que donnent les êtres humains à leurs comportements dans une interprétation d'ensemble est pris en considération. La question ne se pose pas dans les sciences de la nature puisque l'objet n'est pas producteur de sens⁴».

E. Leurs caractères de similitude

Mais au-delà des particularités distinctives qui ont été abordées ci-haut, Maurice nous donne les caractères de similitude : « il existe des ressemblances entre les objets des sciences humaines et des sciences de la nature. Ainsi, la Terre, par exemple, a connu une évolution, tout comme l'être humain a une

⁴ Maurice, Angers, p.27-29

histoire individuelle et collective. Les deux objets ont donc une *historicité*. De même, alors qu'on a longtemps cru que seule l'étude de l'humain entraînait des interférences entre l'observateur et l'observé, on sait maintenant, par les résultats de certaines expériences physiques sur les particules, que la présence du chercheur ou de la chercheuse influence l'étude du phénomène. Dans les deux cas, il y a *interaction objet-chercheur*. Par conséquent, on doit toujours se resituer par rapport à l'objet afin de ne pas brouiller, dans la mesure du possible, la naissance objective à laquelle on aspire. Enfin, les sciences de la nature, du moins pour ce qui est de l'étude du vivant, de la cellule, par exemple, ont un objet qui possède une certaine *autonomie* à l'instar de l'être humain. La cellule peut se développer, se reproduire. Sa complexité, cependant, est réduite comparativement à celle de l'humain et des sociétés humaines.⁵ »

III. Quelques disciplines des sciences humaines⁶ :

Ce serait une entreprise téméraire que d'essayer d'établir une liste complète et fiable de toutes les disciplines pouvant être rangées sous le vocable de sciences humaines. On peut tout de même retenir que les disciplines qui ont comme objet d'étude l'être humain et qui l'abordent de façon scientifique sont des branches des sciences humaines. C'est ainsi qu'on peut considérer qu'elles comprennent : l'anthropologie, la criminologie, la démographie, l'économie, l'ethnologie, la géographie, l'histoire et les civilisations anciennes, la psychologie, la psychologie sociale, la récréologie, les relations industrielles, la science politique, les sciences administratives, les sciences de l'éducation, les sciences de la religion, les sciences du langage, les sciences juridiques et la sociologie. On essaiera, dans ce qui va suivre, d'explorer quelques-unes de ces disciplines.

⁵ Ibidem.

⁶ Jo, Godefroid, Psychologie: science humaine et science cognitive, 2001, De Boeck Université, p. 16-19, 23-25

1. L'anthropologie :

Jusqu'au XIXe siècle, les informations sur d'autres cultures ne parviennent qu'à travers les récits des voyageurs et des missionnaires. De tels documents sont forcément subjectifs, dans la mesure où les renseignements rapportés sont décodés à partir de critères occidentaux.

L'étude scientifique des sociétés exotiques va entraîner, au milieu du siècle dernier, la naissance d'une science sociale autonome, baptisée **ethnologie** par des chercheurs français, et **anthropologie** (du grec anthropos = homme, et logos. Science qui étudie les caractéristiques sociales et culturelles des êtres humains et leur vie au sein des communautés qu'ils ont constituées au cours de leur évolution.) par les Anglo-saxons.

De nos jours, c'est le terme anthropologie qui est utilisé, pour définir l'étude de l'être humain dans sa totalité. En ce sens, l'anthropologie constitue la troisième étape d'une démarche dont l'ethnographie, chargée de décrire les faits et de recueillir, sur le terrain, les matériaux et documents permettant la description des différentes ethnies, et l'ethnologie, responsable de l'étude de leurs structures linguistiques, économiques et sociales, forme les deux premiers échelons.

Actuellement, on distingue :

1- D'une part, **l'anthropologie physique**, qui aborde l'étude de l'être humain dans le cadre de l'évolution de ses caractéristiques physiques. Plus particulièrement, la paléanthropologie cherche, à partir d'ossements et d'objets façonnés par l'être humain, et retrouvés lors de fouilles systématiques, à retracer le cheminement de l'humanité, depuis ses origines « animales ».

2- D'autre part, **l'anthropologie sociale** et **l'anthropologie culturelle**. La première envisage les productions et les œuvres humaines en tant qu'activités sociales et constitue donc, en ce sens, une branche de la sociologie. Quant à

l'anthropologie culturelle, elle tente de cerner la façon dont ces activités sociales interagissent pour fournir la « coloration » culturelle d'un groupe donné.

Plusieurs groupes ont jalonné le développement de l'anthropologie. Ils vont des thèses évolutionnistes dans les débuts, voulant que [la] civilisation occidentale soit, par rapport aux sociétés « primitives », l'aboutissement de l'évolution culturelle, jusqu'aux recherches fortement imprégnées par la psychologie, qui tentent de montrer que toute culture est d'abord un « système de comportements » imprégnant le psychisme des individus, et servant de système de communication entre eux (encadrés 1.2 l'être humain et la culture p.18).

Le champ d'étude de l'anthropologie :

Le champ d'étude de l'anthropologie, sociale et culturelle, se situe principalement dans les sociétés qui présentent toujours à notre époque une cohésion suffisante pour que les différences individuelles n'y soient pas trop apparentes. De telles sociétés deviennent cependant de plus en plus rares, au point que de nombreux anthropologues s'interrogent sur leur propre rôle, à savoir si celui-ci à accélérer les recherches sur les coutumes en voie de disparition, ou plutôt réorienter l'action vers les problèmes posés par le tiers monde, en œuvrant au sein d'équipes multidisciplinaires. Certains d'entre eux, de plus en plus nombreux, vont même jusqu'à souhaiter la suppression de la division qui existe entre sociologie et anthropologie, afin de pouvoir envisager la réalité sociale dans sa globalité et parvenir à la découverte de l'unité de l'Homme, quelle que soit la société dans laquelle il vit.

2. L'Histoire⁷ :

La discipline historique, au sens moderne du mot, est née en Grèce au cinquième siècle av. J.-C. Ce sont deux hommes presque contemporains qui

⁷ Jean-François Dortier, les sciences humaines : panorama des connaissances, Puf, p.383-392.

peuvent être considérés comme les pères de la discipline. L'un ce nom Hérodote, l'autre Thucydide.

Avant eux, l'histoire des hommes été construite autour de mythes, d'épopées et de récits légendaires. Hérodote et Thucydide, eux, ont inventé une nouvelle façon d'enquêter sur le passé. Tous deux se sont attachés à raconter et à décrire d'une manière nouvelle les conflits qui ont agité leur temps. Ils ont inventé une nouvelle façon de regarder le passé. Ils ont su se démarquer des récits mythiques s'affranchirent des préjugés cocardiens. Même si leur démarche est encore balbutiante, ils ont déjà jeté les bases de la méthode historique : recueil scrupuleux des témoignages, interrogations critiques sur les faits et rapportés, souci du détail, recherche des causalités de l'enchaînement (avec la science de la complexité de l'enchevêtrement des événements), exposé objectif de ce que l'on sait, de ce que l'on ignore de ceux qui peuvent faire l'objet de débat, etc., et, enfin, usage du récit comme mode d'exposition. Hérodote et Thucydide sont bien les pionniers de la discipline historique.

Le Moyen Âge européen est marqué par un et recul de l'historiographie, bien que l'on tente de réévaluer aujourd'hui l'apport des historiens de l'époque. La première cause en est la subordination des clercs à la théologie et au monarque. Il faut attendre la renaissance pour que la discipline historique renaisse sous des formes nouvelles. Trois sources distinctes ont alimenté ce renouveau :

- les antiquaires-érudits de la renaissance sont des groupes d'historiens travaillant, souvent en équipes collectives, dans les bibliothèques royales, princières ou dans des monastères, et qui vont redonner vie à un travail rigoureux de conservation des documents, d'analyse critique sérieuse des sources, y compris sur les documents bibliques ;

- l'histoire prendra également une dimension littéraire avec, par exemple, Voltaire (le siècle de Louis XIV, 1751). Si ce dernier avait le souci de l'information exacte, le style et la forme prendront le pas sur la rigueur chez certains de ces historiens littérateurs;

-la dernière ressource de renouveau provient des philosophes de l'histoire avec Giambattista Vico (1668-1744), Bossuet (1627-1704), Condorcet (1743-1794). Les trois piliers de l'histoire contemporaine sont présents dans ces trois versants de l'historiographie : l'un centré sur l'érudition et le respect des sources ; le deuxième, plus littéraire, axée sur l'art de la reconstitution vivante du passé ; le troisième, enfin, marquée par la réflexion sur le sens profond du cours de l'histoire.

Avec le XIXe siècle vient le temps des grandes synthèses, des tentatives pour embrasser une période du passé dans des grandes fresques qui empruntent à ces trois ressources.

Des écoles nationales se constituent, chacune marquée par de grandes figures emblématiques. En Grande-Bretagne, par exemple, Édouard Gibbon (1737-1794) propose une magistrale *Histoire de la décadence de la chute de l'Empire romain* (1776-1788). Et en Allemagne, L'école historique allemande prend corps avec Léopold Von Ranke (1795-1886) et son *Histoire des peuples allemands au temps de la réforme*.

La grande tendance de l'historiographie au XXe siècle fut, sur le plan des méthodes, celle d'une ouverture vers les problématiques des sciences de l'homme (économie, anthropologie, etc.). Sur le plan des domaines d'études, l'intérêt s'est déplacé vers l'infra-histoire (histoire sociale, vie quotidienne, histoire du peuple, des pauvres, des femmes, etc.), La vie économique (histoire des prix, de la croissance, histoire des entreprises, etc.), Les configurations culturelles (histoire des mœurs, des idées, anthropologie historique, etc.).

Des courants comme l'école des Annales en France, la New Economic History aux États-Unis sont caractéristiques de ces tendances.

À partir des années 70, l'histoire des Annales s'essouffle sans qu'une autre école dominante ne vienne prendre le relais. En fait, plusieurs tendances récentes s'entrecroisent :

-de nouveaux champs d'études prennent leur essor : histoire des femmes, histoire industrielle, etc. ;

-renouveau d'intérêt pour la forme du « récit » historique (biographie, mis en écrit, etc.) ;

-histoire politique réapparaît notamment autour des grandes questions politiques du XXe siècle : responsabilité du nazisme, du communisme, de Vichy, etc.

À quoi sert l'histoire ?⁸

On dit souvent de l'histoire qu'« elle sert à comprendre le présent ». Ou bien encore que « les peuples qui ignorent l'histoire sont condamnés à la refaire ». Ce sont là de belles formules rhétoriques, mais qui énoncent plus des idéaux à atteindre que des réalités tangibles. Ces idées générales et généreuses ne doivent pas cacher d'autres réalités moins abstraites :

-avant d'être une réflexion sereine sur notre passé, l'histoire possède une fonction sociale d'entretien de la mémoire d'une nation ou d'un groupe. D'où les relations conflictuelles entre les exigences de la science et le « devoir de mémoire » ;

-l'histoire est aussi une passion. Le goût pour les histoires du passé et pour les beaux récits a fait de l'histoire une discipline très prisée du grand public. Mais là encore, les rapports entre les exigences de la science et celles du récit sont parfois conflictuels ;

-enfin, l'histoire se veut une science, ou plutôt un domaine de recherche avec ses logiques propres : ses découpages disciplinaires, ses institutions, ses traditions, ses méthodes, ses lieux de formation.

3. La Géographie :

La géographie (du grec ancien *geographia*, composé de (*gê*) la Terre et (*graphein*) décrire). Si l'on se fie à cette étymologie du mot, la géographie est l'art ou la science du dessin de la terre. De fait, une telle définition a, de longue

⁸ Jean-François Dortier, *les sciences humaines : panorama des connaissances*, Puf, p.392.

date, plutôt correspondu au contenu de la cartographie. La géographie qui a une très longue existence puisqu'elle remonte à l'Antiquité a de nombreuses fois changée d'objet central ; le mot lui-même a donc vu ses significations se modifier.

La géographie est l'étude de l'espace, de son organisation et de son fonctionnement. Suivant en cela Brunet (1990), on pourrait préciser qu'« elle est la science des territoires, ou largement de l'organisation et de la différenciation de l'espace ». Une telle définition de la discipline dans laquelle se retrouve une large majorité de géographes demande néanmoins à être affinée. Elle n'est irrecevable par tous que si l'on a donné une double lecture de l'espace :

- une première lecture privilégie l'analyse spatiale, la recherche de règles voire de lois dans la répartition des objets dans l'espace ; cette approche que l'on peut qualifier de formelle, s'efforce de privilégier l'analyse des formes spatiales, mettant en évidence les processus à l'œuvre ;

- une seconde lecture, un autre sens indissociable de la précédente car l'enrichissant, tout en étant éclairée par elle, vise, d'une part, à rechercher le sens de ces formes spatiales, sens qu'elles ont pour les divers groupes d'utilisateurs à titre permanent ou temporaire, d'autre part, à montrer comment ce même sens peut-être créateur d'objets spatiaux. Les sciences sociales dans leur ensemble se trouvent toujours confrontées à ce dilemme : une exigence de réflexion portant simultanément sur le Sens et la Forme. Après quelques siècles d'évolution, la géographie parvient aussi à une telle conclusion ; les objets spatialisés sur lesquels s'interroge la discipline peuvent être appréhendés d'une double manière : par leur forme ou par leur sens. Une recherche géographique, conçue comme telle, devra s'efforcer de ne méconnaître aucune de ces deux dimensions. Une telle affirmation ne doit pas occulter la difficulté à mettre en œuvre cette exigence.⁹

⁹ Hervé Gumuchian, Claude Marois, Véronique Fèvre, initiation à la recherche en géographie : aménagement, développement territorial, environnement, Paris, PUM, 2000, p.16

C'est alors que l'on peut dire que si l'historien observe les sociétés sous l'angle de la durée ; le géographe, lui, analyse la vie des hommes à partir de leur disposition spatiale. Là où voit le poids du temps, l'autre voit la logique de l'espace.

La logique de l'espace :

Mais qu'entend-on par « logique de l'espace » ? Un exemple aidera à le comprendre : la région des « Grands Lacs » (Supérieur, Michigan, Huron, Ontario et Érié), situé à la frontière entre les États-Unis et le Canada, tient une place de choix dans le cœur des géographes. C'est un cas exemplaire pour expliquer l'importance de l'espace dans l'organisation des sociétés. Cette région a été le cœur du développement industriel des États-Unis. On l'a surnommé l'« Industrial Belt » par comparaison avec les régions agricoles situées plus au sud.

L'environnement naturel explique pour partie le déploiement de l'industrie dans cette région. Les atouts y étaient nombreux : énormes gisements de fer au bord du lac Supérieur, minerais de charbon de la zone de Pittsburgh, potentiel hydroélectrique considérable grâce aux rivières et aux chutes d'eau, facilités de transport par voie maritime, possibilité de commerce avec l'Europe par la pénétration des marchandises le long du Saint-Laurent. De plus, les régions environnantes étaient favorables à l'essor d'une agriculture pouvant alimenter les centres urbains.

Chicago, qui a drainé des millions d'immigrants, fut le symbole de l'extension de la région. L'infrastructure installée ici a été un deuxième élément du développement de cette zone. Le réseau ferroviaire, les canaux fluviaux, les industries installées, les universités prestigieuses ont joué à leur tour un rôle comme pôle d'attraction pour les populations et les activités. Ainsi, deux logiques spatiales se sont combinées pour nourrir l'essor de la région. L'une était liée aux ressources naturelles ; l'autre provenait des infrastructures installées. L'historien-géographe William Crenon , qui a étudié l'essor économique de la région, distingue deux paysages. L'un est le paysage naturel donné par les lacs,

les fleuves, les montagnes, les richesses du sol. C'est, en quelque sorte, la « première nature » de la région. Sur ce premier paysage s'est superposée l'activité humaine, à travers les routes, les industries, les villes, les fermes, le réseau routier, les administrations, qui forment en quelque sorte sa « seconde nature. »¹⁰

4. La Sociologie :

Définition et objet de la sociologie :

Mot créé en 1830 par Auguste Comte : du latin socius = compagnon, et du grec logo=étude. **La sociologie est la science qui se préoccupe des phénomènes sociaux étudiés au sein des groupes dans lesquels ils se manifestent.**

La sociologie a pour objet l'étude des faits et des comportements sociaux particuliers, ou considérés dans leur ensemble.

Plus particulièrement, cette science s'applique à étudier les différentes formes d'organisation sociale, institutionnalisées ou non, l'influence de la vie en société sur la vie individuelle, les problèmes démographiques¹¹, la psychologie des foules, les questions relatives aux communications, aux idéologies¹², à l'éthique¹³, à l'impact social des problèmes économiques et politiques, etc.

Son nom lui a été donné, en 1830, par Auguste Comte, un philosophe français qui, le premier, proposa que l'étude des phénomènes sociaux s'effectue de la façon dont procèdent les autres sciences, à savoir par une « observation rigoureuse devant déboucher sur les lois ». Quant au sociologue français Emile Durkheim (1858-1917), il est le premier à élaborer une méthode scientifique permettant l'étude des faits sociaux considérés comme des « choses ».

¹⁰ Jean-François Dortier, les sciences humaines : panorama des connaissances, Puf, p.411.

¹¹ Démographie : du grec Démos = peuple, et graphein = décrire. C'est l'étude quantitative de l'état et des variations des populations humaines.

¹² Idéologie : du grec idea=idée et logos. Elle est l'ensemble des idées, des opinions et des croyances propres à une époque ou à une société.

¹³ Ethique : du grec éthos=mœurs. Ce qui concerne la morale, l'art de diriger la conduite.

En Allemagne, le sociologue Max Weber (1864-1920) va marquer la différence entre sciences physiques et sciences sociales, en montrant que ces dernières ne pouvant s'appuyer, comme la physique ou la chimie, sur des données parfaitement reproductibles dans des conditions identiques, se doivent de fonctionner à partir d'une généralisation des faits sociaux. Il propose donc à cette fin de constituer un « type idéal » de chaque phénomène étudié, à partir des différentes caractéristiques présentes de manière diffuse, chez les individus d'une société donnée, à une époque donnée. Il examinera ainsi des structures comme **la** bureaucratie, **le** capitalisme, le protestantisme, etc., telles que celles-ci se présentaient au XIXe siècle.

En Grande-Bretagne, Booth (1840-1916) est l'un des premiers à proposer une orientation plus empirique et plus « sociale » de la sociologie, en développant des techniques d'enquêtes portant sur le niveau et le mode de vie, la délinquance, le logement, etc.

Aux Etats-Unis, la sociologie ne prendra réellement son essor qu'au cours du XXe siècle. Plusieurs courants marqueront son évolution, dont les principaux s'intéresseront surtout au rôle de la socialisation, considérée comme un mécanisme, soit d'adaptation de l'enfant à sa culture, soit de sélection des individus visant à les situer sur les plans social et professionnel. D'autres chercheurs explorent la façon dont les partenaires sociaux entrent en interaction les uns avec les autres, en exerçant une influence réciproque par le simple fait de leur mise en présence.

L'enquête demeure l'outil privilégié de la sociologie. Elle utilise des techniques quantitatives (techniques permettant de récolter des données mesurables ou pouvant être quantifiées) telles que les recensements (dénombrement de la population d'une ville), les sondages (enquête rapide sur certaines caractéristiques d'une population à partir des données recueillies auprès d'un échantillon limité représentant la population, les entrevues et les questionnaires, dont elle traite les résultats à l'aide de la statistique. Dans le cas

où les faits sont trop particuliers, ou difficilement mesurables, elle fait appel à des techniques qualitatives (techniques servant à obtenir des données difficilement quantifiées) telles que les monographies (du grec monos= seul, unique, et –graphiein. Etude complète portant sur un sujet précis et limité (personne, religion, région) ou l’observation participante (technique qualitative permettant au chercheur de recueillir des informations en participant à la vie quotidienne du groupe ou de la personne qu’il tente d’étudier), par exemple.

Ses rapports avec la psychologie :

Dès la naissance des sciences humaines, un problème majeur se pose : la sociologie et la psychologie relèvent-elles ou non du même domaine et, si oui, faut-il réduire la psychologie au profit de la sociologie ou l’inverse ? Tarde (1843-1904), fondateur de la psychosociologie, croit que la réalité sociale n’est faite qu’avec les rapports qu’établissent les individus entre eux et penche dans le sens d’une réduction de la sociologie à la psychologie individuelle et interactionnelle. Durkheim, au contraire, considère que le psychisme (du grec psyché = âme. Ensemble des faits concernant la vie mentale d’un individu donné) fait partie intégrante de la réalité sociale qui impose « la manière d’agir, de penser et de sentir ». C’est cette dernière position qui triomphera et contribuera à créer un fossé entre les deux disciplines.

Il faudra attendre le XXe siècle pour que le développement de la psychologie sociale, aux frontières de la psychologie et de la sociologie, permette, sans crainte de subordination d’une science à l’autre, de trouver un terrain d’études commun sur la façon, dont l’individu et les groupes sociaux dans lesquels il s’insère, exercent leur influence réciproque.